

Théodore

LA
SEMAINE LITTÉRAIRE

Bureaux : 40, Rue Petitot, Genève

PARAISSANT LE SAMEDI

La REINE des
Machines à écrire

Donne le plus beau travail
grâce au
Campan encreur et Guide central.

YOST

Chaux-de-Fonds - GENÈVE - Lausanne

Machine américaine
à écriture visible

Construction simple et solide
par suite
de la suppression du dispositif à ruban.

SOMMAIRE

La Société des nations à Genève. LOUIS DEBARGE. — Revue politique. Deux républiques. ED. ROSSIER.
— Théodore Flournoy. PIERRE BOVET. — Les plaies qui se ferment. Tableaux du Nord renaissant (fin).
AUGUSTE LEMAITRE. — Echos de partout : Pourquoi Dante a écrit en italien. — Romans mormons. — Le
spiritisme de Conan Doyle. — Le grec littéraire. — Celui qui ne lit pas. LAZARILLE. — Pensées détachées.

Illustrations : Sir Eric Drummond, Secrétaire-général de la Société des nations. — Théodore Flournoy.

Librairie Genevoise A. EGGIMANN
40, Rue du Marché, 40 (en face du Molard) GENÈVE
LITTÉRATURE FRANÇAISE et ÉTRANGÈRE

PORTE-PLUME RÉSERVOIR "JOHN-BULL"
Le plus nouveau, le plus pratique et le meilleur marché.
Sciences. — Ouvrages de luxe et de bibliophiles. — Grand choix d'ouvrages d'art
neufs et d'occasion. — Gravures et livres anciens. — Ex-libris.

Fondée en 1860

Pas de Succursale

FABRIQUE DE CHAPEAUX
MODES

L. MASI

32, Rue du Marché (Entresol)

Téléphone 68-30

VENTE AU DÉTAIL

PRIX DE FABRIQUE

Vous trouverez toujours un grand choix en Feutre, Pluche,
Velours, les dernières nouveautés de la Saison.

GRAND CHOIX DES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE PARIS

Réparations et transformations à neuf, etc.

Timbres-poste



La Maison Ed. ESTOPPEY
Galerie St-François, Lausanne
est la maison
suisse renommée
pour le grand choix
et la beauté de ses
timbres garantis
originaux.
Demandez les
catalogues

gratuits. - Achat et vente de timbres rares.

Grieder & C^{le}

Zurich

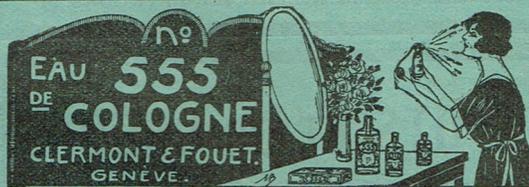
Soleries
Robes
Blouses
Manteaux
Grands
Salons de
Couture

Demandez Echant. et Catalogues

Une cure d'**ELCHINA**

empêche la dépression morale et physique.
Donne le maximum de forces et d'énergie.

Le flacon fr. 3.75, le double flac. fr. 6.25. En vente d. l. pharmacies



EXTRA-TRIPLE

EXTRA-VIEILLE

embellit le teint, vivifie la peau,
enlève les rides.

Son parfum délicieux et rafraîchissant purifie et assainit
les appartements

Se raser avec le SHAVINGSTICK N° 555 devient un plaisir.

DROGUERIE NOUVELLE DU TERRAILLET

J. BÉRÉSINER

Rue du Marché, 20 - GENÈVE

Lotion du D^r NITJI

Cette lotion étudiée avec soin par le D^r
japonais Nitji, à base de sève des plantes
exotiques, arrête rapidement la chute des
cheveux, les fortifie et fait disparaître les
pellicules. Le flacon : Fr. 3.—

MAISON DE REPOS

de M. le Pasteur Ch. Morel
(13^{me} année)

p^r personnes fatiguées, convales-
centes, délicates, isolées, âgées, etc.

Neurasthénie. Dépression morale.
Insomnie. Anémie cérébrale, etc.

Contrée paisible. Lac. Forêts.
Vue magnifique. Confort moderne.
Vie de famille.

Campagne de Bassenges

ECUBLENS, près Lausanne (Baro : Renens)

Alcool de Menthe **AMÉRICAIN**

MEILLEUR DENTIFRICE
Boisson stomacique

Encaustique **ABEILLE**

L'Hygiène des
appartements

Théodore Flournoy

Il faut que les jeunes sachent ce que nous éprouvons aujourd'hui devant la tombe de Théodore Flournoy. Pour les hommes de ma génération ce n'est pas un maître seulement que nous avons perdu ; il était le maître, le guide spirituel, celui auquel nous devions l'orientation de notre pensée, l'affranchissement joyeux de notre esprit. Il nous avait quittés depuis plusieurs années déjà, mais aujourd'hui nous sommes comme solennellement invités à faire un retour sur nous-mêmes pour constater tout ce que nous lui devons.

Certes, nous avons eu d'autres maîtres, et nous n'avons garde d'oublier ce que nous avons reçu d'eux ; mais Gaston Frommel, fauché en pleine activité, nous a laissés avant d'avoir donné toute sa mesure ; et pour d'autres, Jean-Jacques Gourd ou Eugène Dandiran par exemple, les circonstances n'ont pas permis que le rayonnement de leur pensée lumineuse et de leur âme ardente dépassât un cercle trop étroit d'initiés. (Je ne dis rien de ceux que nous avons le privilège de posséder encore, des Philippe Bridel et des Adrien Naville ; puissent-ils nous être conservés longtemps.)

Flournoy, pendant un quart de siècle, a eu un auditoire composé d'étudiants de toutes les Facultés ; par les conférences de Sainte-Croix, il est entré en contact personnel avec la jeunesse intellectuelle de la Suisse romande toute entière. Depuis la mort de Ch. Secretan, il y a vingt-cinq ans, notre pays n'a pas été en deuil d'un homme qui, dans l'ordre de la pensée, eût exercé une aussi grande influence, qui fût plus représentatif de nos meilleures traditions.

I

Ce qui caractérise d'abord Théodore Flournoy, c'est sa qualité d'homme de science. On l'aura remarqué : parmi ceux que je viens de nommer, il est le seul dont la formation intellectuelle n'ait pas été d'abord théologique. Flournoy avait fait des études complètes de médecine, mais il ne suffit pas de le rappeler pour dire la grande place que la science tenait dans sa physiologie intellectuelle. Il était homme de science jusqu'à la moelle. Il avait pour la science un respect que je qualifierais de jaloux ; il l'a défendue contre ses plus dangereux ennemis, ceux du dedans : les pusillanimes qui l'immobilisent en lui interdisant au nom d'un préjugé des conquêtes glorieuses ; les outrecuidants qui s'arrogent en son nom des territoires auxquels elle ne saurait légitimement prétendre. Les œuvres de Flournoy sont remplies de boutades à l'adresse des savants et des Académies. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, elles sont pareilles à celles de Luther contre les hommes d'Eglise : à elles seules elles témoigneraient de la haute idée que Flournoy se faisait de la science.

Quand en 1891 fut créé pour lui, à l'Université de Genève, un enseignement de psychologie expérimentale, Flournoy insista pour qu'il fût rattaché à la Faculté des Sciences. Ce désir est significatif. Les physiologistes et les biologistes, installés dans des chaires anciennes, sont portés parfois à considérer la psychologie comme une demi-science, et ceux qui l'enseignent comme des demi-savants. Il y a là une confusion. Si la psychologie, plus jeune que les autres sciences, est aussi loin d'achèvement, et plus loin sans doute, qu'aucune autre, ceux qui, comme Flournoy, se vouent à l'étudier scientifiquement, ne sont pas moins hommes de

science que le chimiste ou le zoologue, ils le sont *d'avantage*, puisque leur impérieux besoin de coordinations rationnelles s'étend jusqu'à des phénomènes complexes entre tous qui, à beaucoup, jusqu'à hier, ont paru défer toute loi.

Flournoy pour nous réalisait le type de l'homme de science. Il n'a pas craint de consacrer toute son attention à de petites questions (témoin son livre sur l'audition colorée¹), fouillées jusque dans leurs recoins. Surtout il fut toujours prêt à étudier avec la même rigueur de méthode les domaines encore vierges ou à peine explorés, qui se signalaient à son attention. La métaphysique, la psychologie des faits religieux, la psychanalyse trouvèrent en lui dès leurs origines un pionnier original et hardi ; ces dernières années, dans le cours d'histoire et de philosophie des sciences qu'il faisait à la Faculté des Lettres, il réservait une place considérable aux sciences occultes : il y voyait un champ d'étude à défricher. Ce maître si personnel était un infatigable liseur, et ses cours tenaient ses auditeurs admirablement au courant de la marche des idées.

Ailleurs, nous nous en sommes aperçus plus tard avec étonnement, les psychologues de laboratoire ont parfois la réputation de pédants que le souci de leurs appareils risque de rendre étrangers à la vie. A Genève, on n'a jamais pu penser rien de pareil : pas de recherche nouvelle, par quelque méthode et dans quelque clan qu'elle se poursuivît, qui ne trouvât aussitôt un accueil empressé auprès de Flournoy et à laquelle ne s'intéressassent les *Archives de Psychologie*. En ceci comme en d'autres choses, Edouard Claparède a hérité de son maître et ami : un esprit large et vivant souffle encore dans le laboratoire de Flournoy.

II

Si Flournoy fut un admirable savant, il fut aussi un merveilleux théoricien de la science. Nous ne pouvons rendre compte ici de ses cours, mais, à deux reprises, pour deux de ces domaines où il s'aventurait en défricheur, il a formulé dans ses écrits les principes auxquels il obéissait. Les dix pages de *Des Indes à la planète Mars*², dans lesquelles il a condensé ses réflexions sur « l'étude du supranormal », devraient prendre place dans tous les traités de logique et de méthodologie. C'est là que se trouvent énoncés pour la première fois deux axiomes pratiques destinés à préserver les chercheurs de deux aberrations également dangereuses, que Flournoy devait si souvent depuis lors rappeler à ses auditeurs : le principe de Hamlet — *Tout est possible*, « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie » ; et le principe de Laplace : *Le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits*.

On sait comment, guidé par ces principes, Flournoy débrouilla dans une étude qu'on a pu dire « unique de conscience et de profondeur »³, les phénomènes étourdissants de variété que présentait M^{lle} Smith, sans avoir à recourir nulle part aux doctrines spiritistes des esprits désincarnés, mais en reconnaissant des faits — encore fort mal vus aujourd'hui de beaucoup de « savants officiels » — de cryptomnésie (mémoire inconsciente) et de télépathie. Dans son autre grand ouvrage sur les mêmes sujets⁴, il donne avec une claire franchise les raisons qui l'ont amené à admettre la télékinésie, ou mouvement des objets à distance (dans le

¹ *Des phénomènes de synopsie*, Genève et Paris, 1893.

² Genève, 1900, p. 341-351.

³ *Esprits et médiums*, Genève 1911.

⁴ Le professeur HÖFFDING dans sa préface à *Métaphysique et Psychologie* 2^{me} éd., Genève 1919.

cas notamment d'Eusapia Paladino) et, sans se prononcer sur la réalité des personifications matérielles, montre toutes les attaches que les personnalités dont les médiums sont censés déterminer l'apparition, ont avec ces médiums eux-mêmes. Nul plus que Flournoy n'a contribué à montrer la fécondité de cette doctrine du « moi subliminal » dont James faisait honneur à Myers et que tout près de lui Flournoy retrouvait dans « l'inconscient » de César Malan.

Les deux principes formulés par Flournoy au moment d'aborder le domaine de la psychologie religieuse ¹, à laquelle son dernier écrit ² devait fournir une contribution si remarquable, sont bien dignes aussi de retenir l'attention. Flournoy les dégage de quelques travaux qui avaient déjà été menés à chef au moment où il parlait.

Le principe d'exclusion de la transcendance pose le sentiment religieux comme un fait que la psychologie a simplement à analyser et à suivre dans ses transformations sans



Cliché F.-H. Julien, Genève.

Théodore Flournoy

1854-1920

aucune compétence pour discuter sa valeur objective ou sa légitimité. Le principe de l'interprétation biologique des phénomènes religieux commande à la psychologie de considérer les faits dont il s'agit comme ressortissant à une fonction vitale dont le rôle, l'importance, les effets au milieu des autres fonctions dans l'économie de l'individu en tant qu'organisme vivant et personnalité psychique tout ensemble doivent être recherchés et déterminés.

Ces deux principes, Flournoy les a merveilleusement appliqués dans ses travaux scientifiques. C'est pour avoir suivi le second qu'il nous a donné dans *Des Indes...* non pas une description d'épisodes burlesques rattachés à leurs origines subconscientes, mais tout autre chose : le roman vivant

d'une âme qui se dédouble pour réaliser ses rêves enfantins de grandeur et de beauté. Par la pratique de ce principe, Flournoy était prédestiné à comprendre et à apprécier la psychanalyse, qui n'est pas tant la décomposition d'une âme en ses éléments que l'interprétation de tout le dynamisme de sa vie profonde. Il le montra bien quand M^{lle} Vél... lui fournit l'occasion de reprendre, à quinze ans de distance, une tâche analogue à celle qu'il avait remplie déjà auprès d'Hélène Smith.

Mais si Flournoy a si magistralement mis en pratique les règles de méthode qu'il avait lui-même posées, et que tous aspireront à suivre désormais, c'est que ces principes étaient profondément enracinés dans sa constitution intellectuelle. Il ne les avait pas appris d'autrui. Ils tenaient à sa nature même, à toute sa façon d'envisager l'univers et la vie. Ils étaient, comme nous disons, partie intégrante de sa philosophie.

III

« Sa philosophie consiste bien plutôt en une attitude qui se communique par contagion de sentiment, qu'en une doctrine qui s'enseignerait par exposition didactique ¹. »

Ces mots, appliqués par Flournoy à William James, conviennent fort bien pour caractériser sa propre philosophie. Néanmoins, si nous ne trouvons nulle part un exposé systématique de ses idées personnelles, il a suffisamment marqué ses convictions en exposant celles d'autrui pour que, sans le trahir, nous puissions nous essayer à les condenser en quelques formules.

Les deux principes de méthode que nous avons rappelés en dernier lieu se rattachent à deux attitudes philosophiques.

Avec l'interprétation biologique des faits va son pragmatisme, que son exposé de *la philosophie de William James* (1911) lui a fourni l'occasion d'exprimer de si saisissante manière.

Quant à l'exclusion de la transcendance, ce n'est qu'une des expressions de son kantisme, de la distinction radicale que Flournoy ne cessa jamais de faire « entre le croire, attitude essentiellement personnelle et morale, fondée sur des jugements de qualité ou des sentiments de valeur à l'endroit des suprêmes réalités inaccessibles à la raison discursive, — et le savoir, organisation des phénomènes dans les formes indifférentes, amORALES, impersonnelles de la pensée scientifique ² ». Pour Flournoy, comme pour Kant, les réalités inaccessibles à la raison sont les vraies, et l'attitude que nous adoptons vis-à-vis d'elles prime celle que nous commandent les seuls intérêts du savoir.

A ce choix se rattachent — Kant et James l'ont vu l'un et l'autre malgré la différence foncière de leurs tempéraments — les plus hautes croyances de l'humanité : la liberté de l'homme, la réalité du mal, l'existence de Dieu, la possibilité du salut du monde, du triomphe définitif du bien par la collaboration de l'homme et de Dieu. — « Une vraie théologie, me direz-vous, et qui ne présente même rien de neuf. Sans doute, mais resterait à savoir s'il est possible d'innover en fait de conceptions religieuses fondamentales, quand on est décidé à prendre la vie au sérieux ³. »

Tout subordonner à la connaissance entraîne fatalement au monisme, cette vision de l'Univers-bloc où les individualités sont annihilées et confondues et à laquelle aboutissent la plupart des métaphysiques.

De ce monisme, auquel nous devrions sacrifier la cer-

¹ *La philosophie de William James*, p. 191.

² *Esprits et médiums*, p. 256.

³ *La philosophie de William James*, p. 26.

¹ *Les principes de la psychologie religieuse*, Genève, 1903.

² *Une mystique moderne*, « Archives de Psychologie ».

titude immédiate que nous avons d'être quelqu'un, une unité libre et responsable, Flournoy, pas plus que James, ne veut à aucun prix : la métaphysique qui prétend nous l'imposer n'y arrive que par un escamotage que Flournoy ne se lasse pas de dénoncer. Si la raison est si préoccupée de tout « ramener à l'unité », qu'est-ce à dire, sinon que l'unité n'est pas. L'univers n'est pas, actuellement, intelligible ; il n'est pas non plus, quoi qu'en ait prétendu Leibniz, actuellement, bon. Le sera-t-il jamais ? — Cela pourrait bien dépendre de nous et de la conduite que nous y tiendrons.

Cette attitude, dont W. James a fait la théorie, en la baptisant du nom de pragmatisme, « un nom nouveau pour de vieilles façons de penser », est pour Flournoy la véritable attitude protestante. « Chez nous, on peut dire que le pragmatisme a toujours été dans l'air. Cela s'explique, parce qu'il y a certainement des affinités profondes et subtiles entre les grands courants de la pensée philosophique et ceux de l'ordre politique, social, religieux ¹. » En mettant l'accent sur les réalités concrètes, les choses particulières, le détail, l'individuel, le pragmatisme déplace pour ainsi dire le siège de l'autorité dans le même sens que l'a fait la réformation religieuse.

La philosophie de Flournoy, par ce qu'elle a de tonique et de viril autant que par ses traits distinctement protestants et même réformés, était faite pour parler aux jeunes hommes de nos Universités. C'est le privilège en même temps que cela est l'honneur de notre Association chrétienne d'étudiants, d'avoir, au cours de ses vingt-cinq années d'existence, fait si fréquemment appel à Flournoy, et de l'avoir amené à faire à Sainte-Croix cinq inoubliables conférences. Deux d'entre elles : *Le génie religieux* et *La philosophie de W. James*, ont été publiées à part et ces opuscules sont des chefs-d'œuvre.

IV

Flournoy avait bien le droit de présenter sa philosophie comme une doctrine de liberté. Etranger à tout rationalisme théologique comme à tout dogmatisme scientifique — nul n'a mieux que lui percé à jour les sophismes de la métaphysique matérialiste — Flournoy, et ceci est plus rare, ne versa jamais dans ce qu'on pourrait appeler le libéralisme autoritaire, qui, à force de chérir la liberté, ne peut pas s'empêcher de l'imposer aux autres.

Après avoir exposé ce qui le distingue des natures qui, comme Myers, le grand *psychical researcher*, aspirent à transformer leurs croyances en la vie future en vérités objectivement démontrables, il ajoute :

Des goûts et des couleurs on ne peut discuter, et pas davantage de la confiance qu'inspirent à l'individu les différentes voies qu'on lui propose pour atteindre le réel, saisir la Vérité, asseoir sa vie morale et sa foi religieuse. Il est bien entendu, je le répète, que tout ceci ne renferme aucune espèce de critique, ou de blâme à l'endroit de Myers. Je constate simplement que je ne suis pas fait comme lui, voilà tout.

Un éloge qu'il fait de son ami le philosophe anglo-saxon s'applique admirablement à lui-même. Flournoy fut lui aussi « un apôtre de la vie intense et de la foi personnelle, un exemple libérateur vis-à-vis de tous les systèmes qui tendent à entraver, rétrécir, étouffer la spontanéité des êtres et de leur développement spirituel ² ».

Par ce respect foncier de l'individualité d'autrui, Flournoy a fait parmi nous œuvre profonde d'éducateur.

¹ *La philosophie de W. James*, p. 68.

² *Ibid.* p. 191.

Nous avons déjà rappelé la merveilleuse cure d'âme dont son étude sur *Une mystique moderne* a conservé les traces. Il en a fait cent autres aussi belles.

Combien d'hommes et de femmes ont éprouvé la bien-faisante influence de son accueil et de sa sympathie ! L'enjouement de sa parole, qui donnait à ses leçons une saveur si particulière, et dont on retrouve l'écho dans maint passage de ses écrits, rappelle ce que les contemporains de Socrate nommaient son « ironie ». Un certain scepticisme intellectuel (qui accentuait par contraste la solidité des convictions morales), une extraordinaire humilité (cet homme qui prenait la vie au sérieux semblait parfois ne pas se prendre au sérieux lui-même), une bonté et — on l'a dit — une générosité extraordinaires qui encourageaient toujours son interlocuteur, faisaient de la moindre conversation avec lui un stimulant intellectuel et un réconfort moral.

Mais, il faut le dire en terminant, si Flournoy a trouvé tant d'écho dans les âmes de ceux auxquels il s'adressait, s'il leur a fait un bien si profond et si durable, c'est qu'il n'y avait pas seulement en lui le savant scrupuleux et modeste, le philosophe respectueux de la liberté, il y avait en lui le croyant. Sa foi, affranchie de tout doctrinarisme, n'en était pas pour cela moins personnelle, au contraire, ni moins agissante. Comme pour Madame Flournoy, à la lumineuse et attachante personnalité de laquelle il m'est impossible de ne pas faire au moins allusion, Flournoy puisait dans son espérance, dans sa certitude de l'« Au-delà », une force dont tous ceux qui l'approchaient ressentaient le bienfait.

Il savait les chutes de l'Eglise dans le passé, ses imperfections et ses étroitesse dans le présent, mais il ne s'était pas détaché d'elle. L'Eglise de ses rêves, il en a tracé le tableau au lendemain de la Séparation, dans une conférence qui fut de sa part un acte très profond ; elle était large comme son cœur.

Quant à sa foi, il en a à mainte reprise témoigné en des termes d'autant plus saisissants qu'ils sont plus étrangers au langage religieux conventionnel.

Si Dieu existe, écrit-il dans son principal ouvrage¹, je veux dire si la réalité suprême n'est pas la force-substance inconsciente et aveugle du monisme à la mode, mais la souveraine personnalité (ou *suprapersonnalité*) qui dans la claire conscience du Christ mieux qu'en aucune de nos consciences troublées faisait continuellement sentir sa présence paternelle — si Dieu existe, ce n'est apparemment pas pour jouer le rôle d'un perpétuel entrepreneur de pompes funèbres qu'il consent à exister, et pour laisser choir à tout jamais dans le néant les pauvres créatures qui s'attendent à lui. Elles peuvent disparaître à nos yeux, mais elles ne disparaissent pas aux siens ; pour nous elles sont mortes, mais pour lui, et par conséquent dans la réalité vraie, elles sont vivantes. Autrement il ne serait pas Dieu. C'est tout ce qu'il me faut. Je n'entrevois rien, il est vrai, des conditions concrètes de cette autre existence. Mais que m'importe ! Ce que j'ignore, Dieu le sait, et en attendant qu'il m'appelle à rejoindre ceux qui m'ont précédé, il est assez grand pour que je m'en remette à lui du sort mystérieux de nos personnalités. « Pour lui tous sont vivants », je n'en demande pas davantage...

Ces affirmations si émouvantes de Flournoy n'évoquent-elles pas irrésistiblement à la mémoire celles de Charles Secretan :

Les motifs de nier ont passé sur mon âme, j'ai vu les difficultés se dresser l'une sur l'autre, j'ai compris que je n'avais réponse à rien, mais je n'ai jamais douté. Nous sommes aimés ; Dieu nous veut quand même ; je le crois quand même ; c'est bien le moins..

Le même rapprochement s'impose avec l'auteur de *Civilisation et Croyance*, quand Flournoy formule les conséquences sociales de sa foi :

¹ *Des Indes...*, p. 390.

Je ne pense pas que l'évangile ait fait son temps ou soit au-dessus de la portée des foules, puisque c'est à elles que son auteur le destinait : je crois, au contraire, que la foi chrétienne, la foi du Christ ou la foi au Christ, est en son essence intime une réalité psychologique, une expérience personnelle accessible aux plus humbles, un fait de conscience qui survivra à l'oubli de tous les systèmes théologiques et à l'effondrement de tous les clergés, et dont la puissance vitale et régénératrice sauvera nos civilisations (si quelque chose doit les sauver) par le moyen des individus qu'elle aura renouvelés...

Heureux le peuple dont chaque génération entend parler des hommes comme ceux-là. Dieu veuille en susciter un encore qui soit pour nos fils ce que Flournoy nous a été, ce qu'il ne cessera pas d'être pour nous.

Quand la nuit se fait noire, que les ressorts de notre être semblent brisés, que l'écrasement est à son comble, que toute foi et tout courage ont disparu, nous pouvons du moins songer encore aux nobles individualités que nous avons personnellement connues, et à celles qui brillent comme des étoiles d'or dans le ciel sombre de l'histoire humaine. Leur souvenir, leur exemple, la suggestion mystérieuse de leurs paroles consolatrices et vivifiantes, pourront, sans que nous sachions comment, nous ramener des ténèbres à la lumière, rallumer en nous une étincelle de courage et de foi¹.

Pierre BOVET.

Les plaies qui se ferment²

Tableaux du Nord renaissant

La maison.

Liévin. Voici l'allée du château. Quelques arbres décapités se regardent face à face et dessinent encore à peu près la double haie dont les ombrages frais accueillait jadis les riches équipages. Là des amis nous reçurent dans de somptueux salons, à la porte desquels je me sentais un peu timide ; là les Allemands avaient creusé le souterrain fortifié où leurs chefs abritaient leur angoisse croissante ou leur sourde colère ; là le revolver au poing, ils firent trembler une femme pour mieux piller les beaux appartements. Aujourd'hui : le silence, et, au fond du chemin, un monticule blanc, quelques pierres perdues dans un amas de poussière. C'est le château.

Quelques pas plus loin, la maison H. titube sur ses angles. Défoncée, avec tout un côté absent, elle ose encore, exception rare, étaler au grand jour sa face de briques claires, où des fenêtres agrandies par la mitraille ouvrent des yeux gigantesques.

La maison — notre maison — ne doit pas être loin de ce château branlant. En quelques minutes la pensée fait une course rapide au pays du Passé. Les images se succèdent, avec une précision aussi étonnante que la brièveté de leur apparition : 1912 : la maison de la joie : rires, musique, chants sonores, meubles clairs, et mille riens précieux, dons de l'amitié, qui rendent plus vivants ces modestes murs entre lesquels palpita la vie, et s'affirme la foi. 1914 : la maison de la douleur : des ennemis dans nos lits, et nos matelas à la cave où fume une veilleuse, et où nous écoutons gronder la mort ; des balles dans le grenier, dans le bureau ; et toujours l'amitié, mais plus calme et plus recueillie, qui fait de la cave un temple, et de l'angoisse une espérance. 1915 : la maison vide, telle qu'Odette la revit ; premiers meubles fracassés, d'autres emmenés aux tranchées, un vieil ami tué sur le seuil ; et un soldat ennemi insultant une femme qui pleure.

1920 : par un caprice du sort, tandis que rien ne reste de sa voisine, demeure jumelle sur laquelle elle s'appuyait, la maison elle, montre avec ses quatre fenêtres sa façade inutile,

étonnée de n'avoir plus de toit à soutenir. Le mur latéral est troué et découpé en créneaux. Un tas de terre, protection pour les jours de danger, garde l'entrée à la place où s'élevait la grille que les soldats vinrent chercher jadis pour en faire une barrière au front. A l'intérieur une haute colline faite de plâtre et de briques pilées ; des graminées la tapissent, et quelques fleurs banales s'y sont ouvertes. Lambeaux d'un bleu très pâle, voici un peu de tapisserie accrochée au mur ; quelques mots au crayon : c'est de l'allemand ; en face, une signature, celle d'un Anglais. Sur un tas de décombres gisent quelques carreaux coupés où se devine le dessin de la mosaïque : c'était la salle à manger. Le pied d'un fourneau rouillé se lève entre deux touffes de verdure. Derrière la place où grinçait la roue du puits, une demi-lune de tôle est plantée ; une femme vit là, gardienne de ces ruines. L'escalier de bois est encore debout, il ne conduit plus nulle part. L'étage est depuis longtemps tombé.

Honteux d'être seulement des pèlerins d'un jour, nous cueillons un peu du lierre qui ronge le foyer de notre jeunesse, lierre fidèle attaché à la maison morte. Et nous, les infidèles, le cœur serré, les lèvres closes, nous disons adieu. Ces ruines sont si remplies de ce qui fut nous, qu'un instant je me sens étranger à moi-même, comme si mon âme, désincarnée, s'était attardée seule entre les pierres cherchant à ressaisir comme en un miroir du passé son image d'autrefois.

Liévin 19 juillet 1920.

Le beau dimanche.

Le temple n'est pas achevé, mais la charpente en est prête et les plaques de fibro-ciment arrivent ; le presbytère sera devant le temple. Bientôt Aeschimann¹ y viendra abriter son invincible enthousiasme, et fera rayonner sur la ville renaissante la certitude, sortie intacte des années de bataille et de deuil, et qui illumine, aujourd'hui comme hier, son regard d'apôtre : Christ régnera ! En attendant que s'élève ce sanctuaire, une Semeuse de la Mission est dressée, salle de toile ; de grandes peintures y racontent, en un langage sobre et facile, l'Évangile éternel. Un gros chien monte la garde devant la oulotte voisine. Une veuve habite là depuis bien des mois déjà ; son mari, un Suisse, a donné sa vie pour la France ; elle est venue dans la ville dévastée, aimer et servir. Elle y a fixé sa vie errante à l'heure sévère où les premières familles rentraient, où les communications étaient rares, le ravitaillement difficile, la solitude lourde, et les détresses innombrables. En face, là où s'élevaient les corons de l'ancienne poste, une cour s'ouvre entre deux baraquements. C'est que, sa maison détruite, l'épicier Silas est venu réinstaller son commerce. Derrière l'amoncellement des caisses je retrouve notre vieux piano. Que d'histoires raconterait-il ! Les Allemands l'ont traîné dans des lazarets pour tromper la longue attente de leurs blessés — et dans d'autres lieux aussi, pour faire danser leurs officiers à la fin des banquets où l'on cassait les verres de cristal en l'honneur de l'empereur, et où l'on festoyait tandis que les civils grelottaient aux portes des boutiques vides. J'aime à retrouver ce pauvre meuble ici, chez cet ami, dont le large visage blond respire le bonheur. Cet homme a servi les autres durant la guerre, sans compter les sous perdus ni les sous gagnés, sans redouter ni fatigue ni danger ; il a même accueilli à sa table chrétienne les ennemis, quand ils n'étaient que de pauvres garçons, désolés d'être associés au crime ; il a parlé de Dieu dans la tourmente, et aidé les faibles à garder la foi. Aujourd'hui il est béni ; sa forte voix est plus prête que jamais à entonner les cantiques d'espérance ; ses deux filles, Marthe et Marie, ont épousé deux braves poilus rescapés ; le piano revit heureux, avec ses feutres usés et sa voix étranglée dans l'atmosphère que lui créent ces âmes fraternelles.

Le soleil éclaire ce beau dimanche, anniversaire du dimanche tragique de 1914. Les fidèles arrivent, et j'entre dans cette salle pleine. Je les reconnais presque tous, même ceux que nous avions laissés tout enfants. Jeanne, une mignonne poupée de l'École

¹ La philosophie de W. James, p. 195-196.

² Voir *Semaine littéraire* du 6 novembre.

¹ M. A. Aeschimann, pasteur à Liévin depuis 1908, a dès sa démobilisation, regagné son ancien champ de travail.